

TRUE CONFESSIONS

John Gregory Dunne

TRUE CONFESSIONS

r o m a n

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR PATRICE CARRER

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION DIRIGÉE
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Titre original: *True Confessions*
Éditeur original: Dutton, NY
© John Gregory Dunne, 1977
ISBN original: 978-0-5252-2365-8

Pour l'introduction : © George Pelecanos, 2006

ISBN : 978-2-02-116301-8

© Éditions du Seuil, octobre 2015, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

pour
Dorothy Burns Dunne
Joan Didion
Quintana Roo Dunne

Générations...

Préface

« Ils ne tournent plus, les manèges. »

La première phrase de *True Confessions*, de John Gregory Dunne, semble annoncer une œuvre dans laquelle l'auteur va porter un regard chargé de nostalgie et d'affection sur la ville de sa jeunesse. Mais il ne faut pas s'y fier : si ce leurre stimulant invite le lecteur à franchir le seuil, c'est pour lui faire découvrir avec fascination tout autre chose que ce à quoi il s'attendait. La poigne magistrale de l'auteur s'est déjà refermée sur lui.

C'est sans doute ce qu'éprouvèrent les lecteurs du livre en 1977, car rien de tel n'avait encore été publié.

True Confessions s'inspire d'un fait divers atroce qui défraya la chronique à Los Angeles en 1947 : le meurtre choquant d'Elizabeth Short, qui n'a jamais été élucidé, ce qui en fait un sujet idéal de roman policier. Ce meurtre a inspiré plusieurs ouvrages, romanesques ou non, dont le plus respecté, avec celui de Dunne, est *Le Dahlia noir* (1987), de James Ellroy. Ellroy a reconnu sa dette envers son prédécesseur, dont le livre l'aurait invité à réviser ses préjugés sur le potentiel du genre policier ; il n'est pas le seul à avoir exprimé ce sentiment.

Auparavant, sauf exception, on considérait qu'un romancier s'encanaillait en faisant une incursion dans le domaine du polar. Les pontes de la critique et de l'université nous exhortaient à bien différencier de la fiction « sérieuse », dans nos têtes comme sur nos étagères, cette littérature de « genre » et de « divertissement » fondée sur, primo, une formule (le meurtre exposé

dans le premier chapitre sera élucidé dans le dernier, et l'ordre rétabli dans le monde), deuxio, des éléments se prêtant à la parodie : flingues, dialogues virils, rouges à lèvres, poitrines palpitantes, porte-jarretelles laissant espérer la Terre promise... Dunne a montré à toute une génération d'écrivains, débutants ou confirmés, qu'un roman pouvait passionner le public par son intrigue et la crudité de son réalisme tout en manifestant de la profondeur et même de la littérarité, toutes qualités qui font de *True Confessions* non seulement un sacré bon bouquin mais l'un de ceux qui ont exercé la plus grande influence sur l'Amérique post-Vietnam.

En tant que polar, ce roman assure : le crime est élucidé – même si, après plusieurs lectures, je suis toujours incapable de me rappeler l'identité du meurtrier. Plus exactement, je m'en contrefous. Si je reviens à *True Confessions*, encore et encore, c'est pour les personnages et la brutale honnêteté avec laquelle leur vie est racontée. Dunne ne nous laisse pas détourner les yeux des aspects les plus sordides de son récit, sans pour autant céder à la complaisance : certes authentique, son livre ne souffre pas du nihilisme juvénile qui nourrit une bonne part de la littérature policière moderne – ce qui ne veut pas dire qu'il soit le moins du monde mièvre car, à défaut de sentimentalisme, on y trouve de l'humanité à revendre.

True Confessions s'ouvre sur un long prologue évoquant les retrouvailles, au milieu des années 1970, de deux hommes vieillissants à Los Angeles : l'ex-inspecteur Tom Spellacy et son frère Desmond, prêtre de l'archevêché catholique. Au terme d'une conversation marquée par les regrets, l'amertume, l'accumulation de griefs inexprimés, Desmond révèle à son frère qu'il est condamné : « Je vais mourir, Tommy. »

Nous sommes alors ramenés en 1947. Tom Spellacy enquête sur le meurtre d'une jeune femme surnommée « la Vierge impure » : voilà pour le moteur narratif du roman ; quant à Desmond, il aimerait bien succéder au cardinal, dont les jours sont comptés. En raison de son poids financier, l'entrepreneur

corrompu Jack Amsterdam, généreux donateur de l'Église catholique ayant par ailleurs employé jadis Tom comme homme de main, a son mot à dire dans l'éventuelle promotion de Desmond Spellacy. Lorsque le contact de Jack au sein de l'Église, l'avocat Dan Campion, est compromis pour avoir été un partenaire sexuel de la victime dans l'affaire sur laquelle enquête Tom, celui-ci doit forcer son frère à choisir entre sa conscience et son ambition – choix qui va être déterminant pour leur avenir à tous deux.

D'emblée, nous voilà donc projetés dans une côte Ouest toute différente du décor artificiel dépeint jusque-là par le roman policier depuis Raymond Chandler. Le Los Angeles de Chandler a été porté aux nues, et à juste titre : c'est une admirable fiction ; mais, comme le Far West hollywoodien, ce n'est qu'une fiction – même si elle s'est substituée à la réalité pour répondre à nos fantasmes. Dunne, en revanche, nous brosse de L.A. un tableau reflétant fidèlement la société de l'époque, et proche de ce qu'aurait été la vision de Dashiell Hammett si celui-ci avait été moins entravé par la censure. Dunne fait parler les gens d'une manière conforme à leur situation sociale. Le dialogue suivant entre l'inspecteur Tom Spellacy et son coéquipier, Frank Crotty, est dérangeant, car il ne correspond pas à notre image du Los Angeles de l'après-guerre :

- On devrait sans doute vérifier si des auteurs de crimes sexuels se sont pas récemment évadés de prison.
- Ou de l'asile, a ajouté Tom.
- Frank a bu une gorgée de thé.
- C'est Fuqua qui va prendre son pied. L'approche systématique... Tu sais ce qu'on va trouver, hein ?
- Du vent. Qui fera tourner les pages des journaux.
- Des exhibitionnistes du dimanche. Des mecs qui chient sur le trottoir. Des renifleurs de petites culottes. Des mecs qui tombent amoureux de leurs godasses. Le quidam qui se polit le chinois à bord du bus 43. Ce genre-là. Le genre de mecs que t'as envie d'inviter chez toi à Noël pour leur présenter ta femme et leur

offrir un missel, tellement agréables à recevoir qu'il est préférable de mettre des gants avant de leur serrer la louche. Et pour quelle raison on sera censés les embarquer? Pour retrouver un gus qu'a découpé une nana avec une rose tatouée sur la chatte. Ça me rappelle ma vieille mère, tiens. Impossible de l'empêcher d'entrer dans un salon de tatouage. La fleur sur la moule, la bite sur les nichons, c'étaient ses motifs préférés, à m'man. Une grosse bite de nègre, trente centimètres de long, ce truc-là elle en était folle. Elle arrêta pas de le montrer à Sadie, la femme de Doc Daugherty, en faisant le chemin de croix du vendredi saint.

Tom a terminé sa bière...

Il est significatif que Tom Spellacy se contente de vider sa bière sans faire de commentaire. Dans un roman moins abouti, les remarques racistes et crues de Crotty le désigneraient comme un « méchant » méritant une punition ou du moins une réprimande. Il se trouve que son langage, reflétant la façon de s'exprimer d'un certain type d'hommes en 1947, n'aurait posé aucun problème à un coéquipier lui-même rompu à cette pratique. Dunne a le courage de nous montrer sans fard ces hommes et leurs attitudes. Avec une familiarité née d'une longue expérience, Spellacy et Crotty fréquentent prostituées, organisateurs de combats de boxe, faiseuses d'anges et dégénérés de toutes sortes; parmi eux, ils sont dans leur élément. Au lecteur de les juger ou de s'offenser s'il le souhaite – l'auteur, lui, s'y refuse. Répandu de nos jours dans le polar, et artificiel quand il est manié maladroitement, un tel réalisme était rare avant la publication de ce livre.

Dans la dernière partie du roman, située donc au milieu des années 1970, la conversation au cours de laquelle les deux frères s'affrontent tout en affrontant leur passé laissera peu de lecteurs émotionnellement indemnes. La capacité de Dunne à rendre compte de la culpabilité indissociable du catholicisme a déjà été soulignée, tout comme la véracité de ses portraits d'Irlando-Américains. Nul besoin cependant de se réclamer d'une appartenance religieuse ou ethnique particulière pour

être bouleversé par cette conclusion moulée dans une langue splendide, toute de sobriété. Jamais la rédemption n'a été aussi méritée, ni l'absolution aussi finement analysée. En refermant le livre de Dunne, on comprend que, loin de se résumer à une histoire de meurtre, il explore ces thèmes essentiels souvent négligés par le roman américain : la mortalité et le passage du temps.

Les derniers mots du narrateur, Tom Spellacy, sont : « Personnellement, je me porte comme un charme. J'aurai soixante-douze ans la semaine prochaine. »

Lorsque John Gregory Dunne est mort à soixante et onze ans, le 30 décembre 2003, il laissait derrière lui, avec *True Confessions*, ce dont peu de romanciers peuvent se targuer : une œuvre d'art.

George Pelecanos
Silver Spring (Maryland), 2006

Ceci est une œuvre de fiction et l'auteur est conscient des anachronismes, distorsions et autres ambiguïtés émaillant sa trame sociale et culturelle.

AUJOURD'HUI

au milieu des années 1970

Ils ne tournent plus, les manèges. Un hôtel Holiday Inn s'est installé devant l'institut médico-légal du comté de Los Angeles et Lorenzo Jones est devenu maire de la ville.

– Un maire négro, tu te rends compte ? Non seulement mon fils est copain avec lui, mais il s'en vante.

Sur quoi Frank Crotty avale un cachet de digitaline avec un grand verre d'eau. Je hasarde :

– J'ai vu la photo de Crotty junior dans le journal.

– Monsieur le juge, défenseur des opprimés !

Frank n'a même pas essayé de dissimuler son mépris. J'enchaîne :

– Joli garçon.

Comme ça fait peut-être un peu léger pour un juge, j'ajoute :

– Bonne dentition.

Le temps d'absorber ma remarque, Frank se lâche :

– C'est ce que j'ai toujours désiré chez un fils, une bonne dentition. Et une collection de belles pompes – quarante-deux paires, je crois. Il a jamais à s'en faire pour l'usure de ses semelles. T'imagines ! Quarante-deux jours de suite sans jamais porter les mêmes chaussures... Et des dents toutes blanches, sans la moindre cavité où les bribes de bouffe pourraient se

planquer pour exercer leurs ravages. Ouais, le fils dont j'ai toujours rêvé. Bon marcheur et bon mâcheur...

Il se ressert du café.

– ... copain comme cochon avec un maire bamboula.

Je sens que je vais me laisser inviter par Frank. Après tout, c'est lui le visiteur débarqué du désert. Entre la sécu, ma retraite de flic et mes économies, je ne me démerde pas trop mal et je pourrais supporter un déjeuner chez le Chinois, mais Frank donne l'impression de pouvoir le supporter encore mieux que moi. Il a toujours aimé les restos chinois : « c'est bon marché », comme il répète toujours – autre façon de dire qu'il y bouffe à l'œil, habitude remontant à l'époque où il bossait pour les Mœurs à Chinatown. Un repas avec un billet de vingt planqué en guise d'horoscope dans un biscuit sec, et le mah-jong clandestin de la salle du fond avait droit à un sursis d'un mois. Le soleil brille pour tout le monde. Pareil pour ses costards, Frank. Étant pote avec le responsable de la sécurité chez Warner Brothers, il rachetait les fringues de l'acteur Sydney Greenstreet après chaque film, un dollar l'unité. Du coup, il était toujours habillé en blanc.

Il associe librement :

– En parlant du maire... Bingo McInerney vient d'avaler son extrait de naissance.

L'ancien coéquipier de Lorenzo Jones au poste central de L.A. Bingo McInerney et Lorenzo Jones, c'est avec eux que toute cette histoire a commencé, il y a vingt-huit ans.

– Le Blanc et le Noir dans leur véhicule de police noir et blanc...

– Ha, elle est bien bonne, Tom !

Frank réclame la note d'un claquement de doigts avant de poursuivre :

– Bingo était champion pour le faire enrager, ce nègre. Un jour, il lui dit : « Toc, toc ! » et l'autre fait : « Qui est là ? » Tout sourires, tu sais, comme s'ils étaient les meilleurs amis du monde, à se balancer ce genre de blague du matin au soir. Bingo

lui répond : « La ma'é... » « Quoi, la ma'é ? » fait Lorenzo. Et Bingo qui lui sort, avec un accent négro à couper au couteau : « La ma'échaussée ! »

À moitié étranglé de rire, Frank met un moment à retrouver la parole :

– Ah, bon Dieu ! Je m'en souviens comme si c'était hier et ça me fait toujours autant marrer.

– Pauvre Bingo.

Je n'en pense pas un mot, c'était une tête de nœud.

– C'est le cancer qui l'a eu, reprend Frank. Une tumeur de la taille d'un ballon de foot, on aurait pu marquer un but avec, même un joueur du dimanche, un petit Grec.

Mon ex-coéquipier frotte son costard taché de sauce de soja. Frank et son costume blanc comme autrefois mais désormais en laine épaisse, son brushing qui lui donne l'air de porter une moumoute, ses lunettes de soleil sport, ses godasses blanches aux boucles d'or brillantes qui ne bouclent rien du tout... et ses ongles manucurés. Il touche la sécu, Frank, et sa pension, et l'assurance sociale Medicare lui paie ses cachetons de digitaline, mais il n'a pas que ça. Règle d'or dans la police : « Traite bien les gens, ils te traiteront bien en retour et tu jouiras d'une retraite confortable. » Il poursuit :

– Le négro est venu aux obsèques, histoire de récolter des votes. Quand il a embrassé la mère de Bingo, j'ai cru qu'elle allait avoir ses règles, à quatre-vingts balais bien tassés. Tu sais ce qu'il a sorti à la vieille ? Que Bingo et lui, ça symbolisait l'Amérique.

– C'est une année électorale, Frank.

Il compte les pièces pour le pourboire en évitant mon regard et je sais à quoi il pense.

– Si Bingo et Lorenzo avaient pas été là, Tom...

– Et si ma tante en avait, Frank...

J'ai un coup de pompe. Il demande :

– Ça t'arrive d'y penser, alors ?

– Ça m'arrive.

À vrai dire, j'y pense tout le temps. Je suis même retourné au carrefour de la 39^e Rue et de Norton Avenue la semaine dernière. Ou peut-être la semaine d'avant, à mon âge on s'y perd un peu. Pour la première fois depuis vingt-huit ans. Je revois ce panneau sur le terrain vague :

ZONE DE RECHERCHES – SCÈNE DE CRIME
– DÉFENSE D'ENTRER

Il y avait la bagnole du photographe, celle du légiste-coroner adjoint, le véhicule de la dactyloscopie et la caisse noir et blanc de Bingo McNerney et Lorenzo Jones, les cognes de service envoyés sur les lieux. C'était un drôle de coin, le carrefour de la 39^e Rue et de Norton Avenue, il y a vingt-huit ans. Pas vraiment un « quartier » : quelques pavillons de plain-pied, une jungle de mauvaises herbes, des terrains inoccupés avec, sur l'un d'eux, une berline Hudson Terraplane des années 1930 dépouillée de ses essieux, de son moteur et même de ses housses de siège en feutre. Le corps de Lois Fazenda avait été découvert par une voisine qui, en remontant Norton à pied pour aller s'acheter une bouteille de lait, avait vu des jambes dépasser sous un buisson. C'est tout ce qu'elle avait vu, des jambes, sans s'arrêter à des détails comme les ongles de pied vernis en marron. Il apparaîtrait plus tard que si elle ne se faisait pas livrer son lait, cette voisine, c'est que son mari avait eu les roustons abîmés à la guerre et que l'épicier était trop heureux de la dépanner. Mais ça, c'est une autre histoire.

Quand je me suis approché de la scène de crime, Frank Crotty se penchait sur la moitié supérieure du corps, aussi dénudée que l'autre. Pas de sang, pas une goutte, nulle part. Juste un corps vert pâle, coupé en deux. Bingo n'avait pas supporté : un coup

d'œil à cette moitié supérieure et il avait rendu son petit déj sur les nichons du cadavre. C'était un excellent moyen de bousiller des indices éventuels, mais Frank ne s'en était pas formalisé, il avait seulement dit : « Des lolos pareils, ça se voit pas tous les jours. » Frank disait toujours que le respect des défunts, c'est de la connerie : « Quand t'es mort, t'es mort. »

Une précision avant que j'oublie, vu l'état de ma mémoire. Lois Fazenda était surnommée « la Vierge impure » et Howard Terkel, le journaliste du *Herald Express*, a toujours prétendu que c'était son scoop : il tenait ce surnom d'un barman de Long Beach. Tu parles ! C'est moi qui l'avais inventé – et pas un jour ne s'est écoulé, depuis vingt-huit ans, sans que je le regrette. Drôle de petit gars, ce Howard. Il adorait les références aux vampires et aux loups-garous. Pas question pour lui de chroniquer une affaire sans l'affubler d'une appellation racoleuse : l'Assassinat au rouge à lèvres, le Tueur au soda, le Meurtre à l'hibiscus... Avec lui, pour peu qu'il y ait un palmier dans les parages, un cadavre avait vite fait de se retrouver au cœur du Mystère à la noix de coco. Et là, curieusement, devant cette nana coupée en deux et la paire de lolos sensass agrémentant sa moitié supérieure, il ne trouvait pas d'accroche. Il a bien essayé une allusion aux loups-garous, une autre aux vampires, mais le public n'a pas suivi. Ensuite, une fois Lois Fazenda identifiée, le terme de « vamp » paraissait faiblard pour la désigner. Quand il s'y mettait, Howard pouvait être le roi des emmerdeurs. Il a failli nous rendre cinglés avec ses questions sur cette Hudson Terraplane, comme si on n'avait rien d'autre à foutre que de chercher un loup-garou trimballant un essieu de rechange. C'est là que Frank Crotty m'a sorti :

« Trouve un nom à cette affaire, Tom, que Howard nous foute la paix.

– Le Meurtre de la chatte magique.

– Et puis envoie-le à Long Beach, il adore rôder là-bas pour interviewer des serveurs de sodas.

– L'Affaire de la fente charcutée.

- Un peu de sérieux, merde !
- Le Mystère du clito manquant.
- Tom...
- La Vierge impure. »

Ça a fait tilt. Frank a juste ajouté :

« Et n'oublie pas de mentionner Long Beach à Howard. »

Je n'ai pas oublié. Le lendemain, l'article de Howard Terkel démarrait comme suit :

Le Herald Express s'est assuré aujourd'hui l'exclusivité d'une information : Lois Fazenda, aventurière victime d'un meurtre vampirique devant le grand stade de Los Angeles, le Memorial Coliseum, était surnommée « la Vierge impure » dans les boîtes chic de Long Beach qu'elle fréquentait...

« Quand une boîte de Long Beach est “chic”, a fait Frank, ça veut dire que le barman a pas de tatouages. »

La blague s'est retournée contre nous parce que, si je n'avais pas sorti ce nom de mon chapeau, on en aurait été quittes pour un gentil petit homicide oublié de tous au bout de quelques jours. La Vierge impure nous a valu une publicité dont on se serait bien passés ; d'abord ça nous a mis la pression, puis l'affaire est devenue carrément incontrôlable, et il s'est produit un tas de choses qui n'auraient jamais dû se produire.

Je disais donc que j'étais retourné il y a une ou deux semaines à ce carrefour de la 39^e Rue et de Norton Avenue. C'est habité par les Japonais et la bourgeoisie noire, maintenant. Plus de terrains vagues, ni de pavillons de plain-pied, ni de Hudson Terraplane. L'association du quartier a fait mettre des arbres savamment taillés et des réverbères en forme de becs de gaz ; Crenshaw Boulevard est encombré de concessionnaires Honda, Kawasaki, Subaru, Datsun, Toyota... Les bourges de couleur ont tous des jardiniers japonais et les Japs ont des femmes de ménage noires. Juste à l'endroit où Frank Crotty avait dit « Des lolos pareils, ça se voit pas tous les jours », il y a une baraque

dans le style nippon ; sur la pelouse, là où on avait trouvé la moitié inférieure de Lois Fazenda, les propriétaires ont installé une de ces petites statues en fonte à la mode, un nègre en costume de jockey.

Sans déconner.

3

Je le savais, que je finirais par revenir à ce carrefour de la 39^e Rue et de Norton Avenue, parce que je circule beaucoup ces temps-ci. Je pense à notre histoire, à Desmond et moi, et j'essaie de comprendre. Souvent, je me retrouve à Boyle Heights, le quartier prolo où on a grandi. Toutes les enseignes ont changé, c'est comme si le quartier était devenu un gigantesque garage : Dépannage Acapulco, Atelier de carrosserie Azteca, Carro Latina... Ça ne ressemble plus du tout à ce que Desmond et moi connaissions quand on était gosses.

Ce quartier mexicain crade était alors un quartier irlandais crade, connu pour ses flics et ses prêtres. Et aussi ses alcoolos, ses aides-maçons et ses bookmakers, sans parler de quelques braqueurs et autres flingueurs occasionnels. La prêtrise, c'était une issue de secours comme la police... ou la boxe, qui m'a bien servi : j'étais la terreur des récrés au collège Saint-Anatole, le gros bras de service. Les petits malins organisaient des parties de *pitch-penny*, ça consistait à lancer des pièces de monnaie le plus près possible d'une ligne, et le gagnant ramassait tout ; ils fixaient la cote des cartes de base-ball insérées dans les paquets de chewing-gum, genre trois Ross Young équivalaient à un Joe Dugan. Moi, j'étendais le premier qui n'était pas d'accord. À la maison, au fond de mon lit, j'essayais de ne pas entendre mon vieux limer ma vieille dans la pièce voisine, lui complètement paf et elle qui répétait : « Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit, comme il était au commencement, maintenant et toujours, pour les siècles des siècles. Amen. » Ça me laissait

rêveur quant aux joies de la baise. Couché sous mes couvertures, j'imaginai les coups de gong, le micro descendu dans le ring au bout de son fil et un mec en smoking qui me désignait du doigt : « Le champion du monde des poids welters ! » Quand je me suis engagé dans les forces navales, à dix-sept ans, un vieux second maître du bureau de recrutement m'a conseillé d'intégrer l'équipe de boxe afin d'éviter le service en mer – et aussi de niquer des Chinoises, ce qui devait en effet être ma principale activité au cours des six années suivantes. Aucune de ces filles ne m'a jamais récité le Gloria. Quatre années de suite je me suis retrouvé en quart de finale des championnats de la marine en Chine. Le moment venu d'affronter les vrais durs, je m'accrochais à eux ou fuyais le combat ; pour tout dire, je pariais sur eux, en me débrouillant pour ne pas me faire assommer. C'est drôle, j'ai toujours été conscient de mes limites. J'avais les mains fragiles comme du verre, pas de punch et une fâcheuse tendance à dépasser le poids réglementaire. Ce qu'on disait de moi quand je suis passé pro après être sorti de la marine, c'est que j'aimais mieux donner des coups qu'en recevoir.

Ma vieille n'arrêtait pas de me répéter : « Tu es exactement comme ton père ! » Je ne valais pas grand-chose à ses yeux, elle misait plutôt sur Desmond. Il avait à peine trois ans qu'elle lui faisait déjà épeler les noms de toutes les fêtes d'obligation : « J-e-u-d-i-d-e-l'-A-s-c-e-n-s-i-o-n... I-m-m-a-c-u-l-é-e-C-o-n-c-e-p-t-i-o-n... » Les prêtres étaient conquis – à commencer par celui de notre paroisse, Mgr Shea¹, aux idées très arrêtées, genre « les Juifs ont tué Jésus », « un premier fils doit être appelé John et une première fille Mary »... Lors du baptême de mon cousin Jerry Keogh, Mgr Shea a refusé de lui verser l'eau bénite sur la tête et il a gueulé dans le sanctuaire :

1. Un prêtre de paroisse, s'il a été personnellement honoré par le pape, peut porter le titre de « monseigneur » sans pour autant être évêque. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

« “Jerry” ! D’où est-ce que vous sortez ça ? Vous avez déjà entendu parler d’un “saint Jerry” ? C’est bon pour un danseur de claquettes, ce nom-là ! » Toute sa vie, jusqu’à ce qu’il se fasse tuer en brisant une grève à l’usine Ford de Pico Rivera en 1937, mon cousin Jerry a été surnommé « Taps¹ ». Des gars comme lui, il y en avait à revendre à Boyle Heights, des durs à cuire qui n’étaient pas encombrés par un excès de cervelle, tout juste bons à briser des grèves ou faire le sale boulot de Frankie Foley. Frankie était le roi de Boyle Heights quand Desmond et moi étions gamins, l’ennemi public local numéro un. Proxénétisme, protection, et de temps à autre un petit contrat. Il y a eu un film sur sa vie, avec James Cagney, mais c’était n’importe quoi. Je veux dire, j’étais garçon de courses pour Frankie et je ne l’ai jamais vu en smoking, col cassé ou guêtres, ni coiffé d’un feutre gris comme celui de Cagney. Et il n’a jamais été gentil avec sa maman, ni avec son petit frère aux joues criblées de taches de rousseur qui voulait être enfant de chœur. Étant finalement tombé pour assassinat, il a purgé sa perpète à la prison d’État de San Quentin, au nord de San Francisco. Je l’y ai parfois aperçu quand j’y transférais des criminels. Il était devenu la Reine de la prison. Son histoire faisait marrer Desmond, qui le surnommait « Fag Cag² ».

La maison de Boyle Heights où Desmond et moi avons grandi est toujours debout, ce qui en dit long sur ce quartier. Les seuls souvenirs que je garde de notre maison sont associés aux visites du prêtre, qui passait de temps à autre pour le recensement paroissial et prenait le thé avec ma mère en causant des « saints modernes ». Ma mère faisait grand cas des saints modernes, elle aurait dû être bonne sœur.

« Parlez-moi de Maureen Delaney, mon père. Elle vient toujours aux réunions de la confrérie ?

– Elle n’en rate pas une, madame Spellacy.

1. *Tap dancer*: danseur de claquettes.

2. Le Cagney pédé.

– C’est remarquable, handicapée comme elle est, avec ses pauvres membres atrophiés. Remarquable!

– Pendant l’eucharistie, quand sa petite figure bien astiquée pour recevoir le corps et le sang sacrés s’illumine, on a le sentiment de lui rendre le plus grand service imaginable.

– Une sainte moderne, mon père!»

Rétrospectivement, je crois qu’elle se demandait si l’abnégation dont elle faisait preuve en supportant mon vieux ne lui conférait pas, à elle aussi, le statut de sainte moderne.

« Pas comme certaines, madame Spellacy... »

Le prêtre ajoutait d’un air entendu :

« ... avec leurs souliers en cuir verni. »

Ah, ce cuir verni où l’on pouvait apercevoir le reflet de la culotte... Ma mère adoptait son chuchotement spécial, réservé aux femmes de mauvaise vie :

« Marie O’Connor.

– Pas de noms! »

Il était hors de question qu’une calomnie franchisse les lèvres du prêtre. Ils changeaient rapidement de sujet.

« Dites-moi, mon père, pour déboucher les intestins de Tommy, vous recommanderiez l’huile de ricin ou le lait de magnésie? »

Il joignait les mains sur son ventre. Plus souvent sollicité au sujet de purgatifs ou de politique que de doctrine religieuse, il accordait autant d’attention au choix d’un laxatif qu’à celui du prochain politicien juif ou protestant contre lequel il allait falloir voter.

« L’huile de ricin, madame. Oh, oui, un formidable laxatif, un remède souverain ! C’est vraiment ce qu’il faut, aucun doute là-dessus.

– Voilà un éloquent éloge de l’huile de ricin, mon père, venant d’un homme tel que vous, à l’intellect affûté et à la syntaxe impeccable. »

Encore un peu de thé dans la tasse du père.

« Parlez-moi donc de Tyrone O’Keefe.

– Toujours couvert de poudre insecticide des pieds à la tête, madame. »

Encore un saint moderne, Tyrone O’Keefe. Sanctifié par l’évolution vertigineuse de la grâce dans son âme.

Phil Spellacy, mon père, n’était pas un saint moderne et sa syntaxe n’avait rien d’impeccable. Il nous emmenait en tramway, Desmond et moi, faire des tours de manège à Lincoln Park. Le manège était encore en service, à l’époque. Mon vieux était peut-être fauché mais il savait s’habiller, toujours à faire sonner les pièces au fond de sa poche, arborant son doux sourire irlandais quand il était bourré et, en fait, ne restant jamais sobre assez longtemps pour le perdre – disons, une fête de l’Assomption sur deux. L’éloquence n’était pas son fort. Je me rappelle la mort de l’oncle Eddie Keogh, avec qui il avait bossé comme manœuvre pour la compagnie de chemin de fer Southern Pacific. Mon père nous a emmenés, Desmond et moi, à la veillée mortuaire chez Sonny McDonough, l’entrepreneur de pompes funèbres installé sur Boyle Avenue. C’était avant que Sonny fusionne avec Shakehand McCarthy et que McDonough & McCarthy se mettent à enterrer tous les macchabées du comté, étendant même leurs activités au marché des fox-terriers. L’oncle Eddie gisait au fond de son cercueil à cinquante dollars, revêtu du costard noir inclus par Sonny dans son forfait pour la tante Jenny. Elle ignorait que, conformément à la politique de réduction des frais mise en place par Sonny, le costume n’avait pas de dos et que l’oncle Eddie était nu à partir de la ceinture sous le couvercle de son cercueil. Tante Jenny pleurait et tout le monde disait : « Sonny a vraiment fait un boulot remarquable, à voir Eddie on dirait qu’il vient de recevoir la sainte communion », et voilà que Jenny se jette sur le corps de son homme en criant à mon père : « Dis-moi quel genre d’homme c’était, Phil ! Tu le connaissais mieux que personne. » Mon père a baissé les yeux vers l’oncle Eddie, étendu là dans son cercueil à cinquante dollars de chez Sonny McDonough, et finalement, prenant la main de Jenny, il a dit

avec son beau sourire irlandais: «Eddie savait manier la pelle, Jenny. Je dis pas qu'il la maniait d'une manière extraordinaire, hein – mais il la maniait *bien*.» Un sacré compliment de la part de Phil Spellacy.

4

Le premier mardi de chaque mois, je vais voir ma femme à Camarillo. Camarillo, c'est... comment dire? Un institut psychiatrique public. Mary Margaret ne va pas si mal que ça; simplement, elle cause avec les saints, surtout saint Barnabé de Lucques. En bon ex-flic, j'ai fait des recherches sur ce gars et je ne l'ai trouvé sur aucune liste. Il y a quelques années, quand le pape a dégagé sainte Philomène, ça m'a donné l'idée de vérifier les catalogues de saints mis au rancart, mais Barnabé de Lucques en est également absent.

C'est après la naissance de notre fille Moira que Barnabé a fait sa première apparition. Nous l'appelions «la petite Moira»; après tout, on dit bien d'un jeune éléphant qu'il est «petit». Pauvre Moira...

À treize ans, elle pesait près de quatre-vingts kilos – une barre chocolatée ambulante. «Qu'est-ce que t'es en train de mâcher, Moira?» Elle ne mentait jamais. «Un caramel, papa.» «Bon Dieu!» Une larme avait roulé sur la joue de Moira et du jus de caramel perlait au coin de ses lèvres. Je crois qu'elle avait également une barre Mars dans la bouche. «Tu as invoqué le nom du Seigneur en vain, papa.»

Moira est aujourd'hui sœur Angelina. Un nom approprié, vu son faible pour les gâteaux décorés d'angélique. Elle ne rate jamais un enterrement dans la famille. Le moindre cousin éloigné qui dévisse son billard, voilà Moira qui rapplique, masse irrésistible tout de noir vêtue, récitant son rosaire plus fort que tout le monde:

Je vous salue Marie, pleine de grâce,
Le Seigneur est avec vous,
Vous êtes bénie entre toutes les femmes
Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.

C'est là que Moira se lâche : sur « Jésus »... Le rosaire est un exercice exigeant, alors dès que c'est fini elle est la première à table. Quelques crevettes, un peu de jambon, une ou deux ravioles – mollo quand même sur la salade de pommes de terre. Un éclair au chocolat ? Pas de problème. Deux, en fait. À croire qu'on les affame entre deux enterrements, au couvent.

Tout en lorgnant les œufs mimosa, elle s'enquiert :

« Comment va maman, p'pa ? Je lui ai dédié un bouquet spirituel à Noël – des prières et aussi des œuvres.

– C'est une délicate attention, Moira.

– Comment va Kevin ? »

Mon fils. J'habite chez lui et son épouse, Emma, depuis le dernier internement de Mary Margaret à Camarillo. Ma présence le rend nerveux, il me soupçonne d'être au courant pour sa maîtresse. Le fait est que je le suis, mais pas par indiscretion, c'était juste histoire de garder la main. Kevin est dans le « business des fournitures religieuses », comme il dit : scapulaires, statues, sébiles pour l'argent de la quête, ou encore ces calices dorés à la feuille, incrustés d'émeraudes et de rubis en toc, qu'il refile pour pas cher aux parents dont les fils sont ordonnés prêtres. Il a eu droit à un article, un jour, dans le *Bulletin trimestriel des fournitures religieuses*, avec cette légende sous une photo qui le montrait brandissant une chasuble neuve : « Un pionnier dans la conception des vêtements sacerdotaux en tricot double face. » Le pionnier était toujours parti assister à des conventions à Las Vegas, pourtant pas spécialement réputée pour être la capitale des chasubles en tricot double face ; et Emma trouvait « épatant », bien entendu, que Kevin se tienne informé sur les derniers modèles de nappes d'autel. Fidèle à ma devise, « Flic un jour, flic toujours », j'ai décidé de le prendre en filature le soir

où il a annoncé à Emma qu'il devait se rendre à une réception en l'honneur de Mgr Barney Carey, dont on fêtait les vingt-cinq ans de sacerdoce.

« Je lui ai trouvé un nouveau calice en argent.

– Ah, de l'argent pour le vingt-cinquième anniversaire! »

On peut reprocher beaucoup de choses à Emma, mais pas de manquer de présence d'esprit.

« Il ne sait pas encore qu'on va lui offrir une voiture neuve. Une Buick LeSabre. Rouge.

– Où ont-ils la tête, Kevin? La Hongrie, l'Albanie, tous ces pays polonais qui tombent sous la coupe des communistes, et on lui donne une voiture *rouge*! Un prêtre devrait conduire une voiture noire.

– Le concessionnaire Buick, Fuzzy Feeney, ne pouvait consentir de rabais que sur un modèle rouge. »

Emma s'est indignée :

« Pourquoi pas une décapotable, pendant qu'on y est? Et des lunettes de soleil? »

Ça fait une paie que je le connais, Mgr Barney Carey – depuis l'époque où il était attaché à Sainte-Vibiana, la cathédrale de Los Angeles. Il en croque encore plus que Frank Crotty et j'étais surpris qu'il n'ait obtenu que cette LeSabre rouge; je l'aurais cru capable de se faire offrir toutes les Buick entreposées chez Fuzzy Feeney. Kevin ne s'est pas attardé à la fête, préférant s'esquiver dès la remise du calice en argent pour mettre le cap vers la vallée de San Fernando. Je le suivais à une quarantaine de mètres de distance – comme je l'ai dit, histoire de ne pas perdre la main. Après avoir tourné dans Winnetka Avenue, il s'est garé devant un immeuble baptisé Ramada Arms, sur la place de parking correspondant à l'appartement 6C. La suite a été un jeu d'enfant. Le 6C était occupé par une certaine Charlene Royko, analyste-programmeuse chez National Cash. Mariée deux fois, également tringlée par un joueur de base-ball, elle ne jouait avec Kevin que lorsque les Angels étaient en tournée.

Je n'avais pas perdu la main. Mais je n'en parle jamais à Mary Margaret lors de mes visites à Camarillo, le premier mardi de chaque mois.

« Comment va Kevin ?

– Il saisit la balle au bond.

– Et leur petit garçon ? A-t-il fait sa première communion ?

– Il y a quatorze ans de ça, Mary Margaret.

– C'est magnifique. Napoléon affirmait que le plus beau jour de sa vie avait été celui de sa première communion. Quand on pense à tous les honneurs dont il fut comblé ! Tu étais au courant, Tom ?

– Non, je l'étais pas.

– C'est saint Barnabé qui me l'a dit. »

5

La manchette du journal proclame :

DISPARITION MONSEIGNEUR TIMOTHY J. O'FAY AVAIT CENT QUATRE ANS

Le plus vieux prêtre de l'archidiocèse, ordonné en 1894. On ne lui connaissait pas de famille et il logeait à la résidence Sainte-Bridget, à Chatsworth, depuis qu'il était à la retraite. La nouvelle me fait marrer.

– Tout va bien, papa ? demande Emma, ma bru, en frappant à la porte.

– Je me marre, c'est tout.

Emma n'aime pas que je m'enferme dans les toilettes. Si jamais j'ai une crise cardiaque ou une attaque, elle devra appeler les pompiers pour qu'ils sortent la porte de ses gonds, ça écaillera la peinture qui vient d'être refaite.

– Vous lisez les petits mickeys, papa ?

Elle pense que les vieux se planquent dans les chiottes pour lire la page de bandes dessinées du journal.

– Les nécros.

La résidence Sainte-Bridget à Chatsworth, faut pas compter sur Emma pour voir ce qu'il y a de drôle là-dedans. « Sainte-Bridget » est la périphrase convenue pour désigner un foyer pour vieux prêtres. Les bonnes sœurs aux yeux pétillants étaient amusées par les blagues salées de Mgr O'Fay sur Fat Phil Doolin : « Le père a un tel sens de l'humour ! » Elles oublient d'ajouter que la bave lui coulait des lèvres.

Avant d'être à Sainte-Bridget, Tim O'Fay résidait à Sainte-Margaret, à Oxnard, et encore avant ça il était à Saint-Étienne, à Chula Vista. Quatre-vingts années de prêtrise, dont soixante et une dans un foyer pour vieux prêtres. Autrement dit, il était déjà barjo lors de son ordination, bien que l'archevêque, qui n'avait pas inventé l'eau tiède, ait mis une vingtaine d'années à s'en rendre compte. Quand Desmond et moi étions gosses, la torgnole ne se faisait pas attendre si on avait le malheur de suggérer que l'archevêque n'était pas une flèche. De nos jours, avec des prêtres comme le militant pacifiste Philip Berrigan qui se pointe au talk-show de David Susskind en boots, jean et pull à col roulé avec ses gosses et sa femme, l'ex-sœur Théodose, on peut toujours raconter que l'archevêque nique sa gouvernante, les bonnes sœurs roucouleront en faisant pétiller leur petit sourire : « Un saint moderne, Son Excellence » – sans doute parce qu'elles-mêmes fréquentent en catimini un vicaire au cou orné d'une chaîne d'or.

« Mgr O'Fay était connu dans l'archidiocèse pour ses talents musicaux. » Comment le journaliste a-t-il appris ça ? Le fait est que Tim O'Fay avait une magnifique voix de ténor. On disait que c'était l'unique ténor dont le célèbre John McCormack ait été jaloux. Seulement, ses choix musicaux pouvaient être déroutants. Je tiens cette information de mon frangin Desmond, qui après son ordination fut le vicaire de Tim O'Fay – bien longtemps avant de se faire connaître

lui-même sous le surnom de l'« Aumônier parachutiste ». Quand Desmond savait que monseigneur allait chanter une grand-messe le dimanche suivant, il me donnait un coup de fil pour que je ne rate pas ça. Mon frère avait déjà un petit côté Berrigan. Alors je prenais ma bagnole pour aller écouter Tim O'Fay à Saint-Malachie. Il disait bien la messe, sans fioritures, et c'était un vrai plaisir de l'entendre chanter, comme regarder le champion Charlie Gehringer donner un coup de batte. Sauf que de temps en temps, au lieu du Sanctus ou de l'Agnus Dei, monseigneur entonnait « My Old Kentucky Home » ou « Marching Through Georgia ». Et, bien sûr, certains paroissiens de Saint-Malachie, n'appréciant pas ces vieilles rengaines de la guerre de Sécession, se plaignaient à l'archevêque. Le temps qu'il se pointe, Tim s'était lancé dans une interprétation sublime de l'Agnus Dei. Malin, le vieux Tim ! Ayant déjà passé quelque temps à Saint-Étienne, à Chula Vista, il ne souhaitait pas se compromettre aux yeux de l'archevêque et mettre en danger sa liberté conditionnelle. Et puis il y a eu les obsèques de Morty Moran, vieux copain de l'archevêque, qui lui offrait chaque année une Packard neuve. Pendant la messe de requiem, Tim a trouvé intéressant de remplacer le Credo par « Carry Me Back to Old Virginny », vu que Morty était originaire de Roanoke, en Virginie. À la suite de quoi l'archevêque a aussitôt renvoyé Tim dans son foyer pour vieux prêtres – définitivement, cette fois.

Quelques heures après que j'ai lu la nécro de Tim, Emma me tend le téléphone. Je dis :

– Ça va, Desmond ?

Il cite le refrain de « Carry Me Back to Old Virginny » :

– « Ramenez-moi dans ma vieille Virginie, dont mon vieux cœur de nègre se languit. »

– Je pensais bien que t'appellerais, Desmond.

Mon frère Desmond. Le distingué révérend, Mgr Desmond Spellacy, jadis considéré comme un futur prince de l'Église. Ce qui ne nous rajeunit pas. Prélat domestique avant son trentième anniversaire, chancelier de l'archidiocèse, animateur de réceptions et golfeur handicap scratch, habitué de Del Mar, l'hippodrome de San Diego, et des combats de boxe du jeudi soir à l'Olympic Auditorium. Ami du producteur de cinéma Sam Goldwyn et du champion de base-ball Stan Musial. Conseiller spirituel du boxeur Willie Pep ainsi que du croque-mort Shakehand McCarthy, de l'avocat Dan T. Campion et de tous ces chevaliers du pape qui avaient l'archidiocèse dans leur poche. L'homme qui a appliqué le principe des trieurs de monnaie Brandt et des enveloppes personnalisées à la quête dominicale. Et qui, depuis vingt-huit ans, est le curé de Sainte-Marie-du-Désert à Twentynine Palms¹, dans le comté de San Bernardino. Je suppose que c'est de ma faute si Desmond s'est retrouvé en exil à Twentynine. Un trou si paumé qu'on a été obligé de compter les palmiers pour lui donner un nom ! Pas de doute là-dessus, Desmond y est bien en exil, et par ma faute.

Moi et Desmond. Desmond et moi.

Desmond a appelé au téléphone, il voulait me parler de quelque chose, alors le week-end suivant je monte dans ma bagnole et j'y vais, à Twentynine Palms. Il n'y a pas grand-chose à dire de ce bled si ce n'est qu'on y trouve beaucoup de sable. Et des retraités originaires de Chicago, Detroit, ce genre de villes industrielles. Après avoir bossé toute leur vie sur les chaînes de montage de Magnavox ou de Chrysler, ils se sont retirés au désert grâce à la pension versée par leur syndicat, l'UAW, histoire de soulager leur arthrite. Leurs tatouages s'effacent, leurs femmes portent des filets à cheveux et leurs enfants ne les appellent quasiment jamais. Ils viennent de ces

1. Vingt-neuf palmiers.

rudes quartiers irlandais ou polacks où le vieux Mgr Bukich les laissait se réunir dans la salle paroissiale pour improviser sur le thème « Pas de nègres chez nous ». Certains vivent maintenant en camping-car, d'autres dans des maisons en parpaing avec du papier d'aluminium aux fenêtres pour arrêter la chaleur. Je me demande comment Desmond s'entend avec eux. C'est si différent de la demeure cardinalice à deux étages où il habitait dans le temps, au cœur du quartier huppé de Fremont Place. Dans le bon vieux temps...

Sainte-Marie-du-Désert se résume à une vieille bâtisse délabrée, en bois et en parpaing, au vague clocher surmonté d'une croix dorée. Le soleil et les tempêtes de sable ont effacé toute trace de la chaux qui blanchissait autrefois ces murs devant lesquels se dresse un panneau de bois orné d'un thermomètre à donations permettant de visualiser les progrès d'une collecte de fonds – souvenir aujourd'hui décoloré d'une très vieille et très vaine campagne pour la construction d'une nouvelle église.

Dans l'allée de gravier menant au presbytère, un type en pantalon de jogging bleu à rayures blanches et rouges trifouille le moteur d'une antique Chrysler à la carrosserie bicolore. Je sonne à la porte du presbytère.

– La sonnette ne marche pas, intervient le joggeur mécanicien. Puis-je vous aider? Je suis le père Eduardo, le vicaire paroissial.

Ce jeune Mexicain aux cheveux noirs bouclés n'était pas là lors de ma dernière visite. La nouvelle recrue idéale pour une paroisse de polacks à la retraite.

– Je viens voir mon frère.

– Vous êtes le frère de monseigneur? C'est un grand honneur. Eduardo Duarte.

Il s'essuie la main sur son T-shirt marqué « Chicano Power » avant de me la tendre.

– J'aide monseigneur en attendant qu'il se sente en pleine forme.

Ce n'est pas le cas? Première nouvelle.

– Quel plaisir de travailler pour un prêtre aussi dévoué, monsieur Spellacy! Conscient qu'un vent nouveau souffle sur notre Église, tout en demeurant un vrai catholique de la vieille école.

Je ne m'étais jamais représenté mon frangin sous ce jour-là. Lui non plus, je parie.

– Dès que j'aurai réparé ce carburateur, je compte repeindre le thermomètre. On va relancer la collecte de fonds pour la construction d'une nouvelle église. La nouvelle Sainte-Marie sera la fleur du désert, c'est moi qui vous le dis!

La nouvelle Sainte-Marie – la fleur du désert...

– J'envisage une mission dans le style espagnol traditionnel, comme celles construites par le défunt père Serra. Vous voyez qui c'est, monsieur?

Le mec qui a fondé toutes ces missions en Californie il y a deux siècles. Quand Duarte évoque Abraham Lincoln, je suppose qu'il dit «le défunt président». Je me fends d'un hochement de tête.

– Pour moi, c'est le premier *chicano* de l'histoire.

Je hoche encore.

– Désolé de vous retarder, monsieur. Quand je pense à cette future mission, j'ai du mal à contenir mon enthousiasme. Elle sera consacrée parmi les cactus en fleur, au coucher du soleil. Une destination touristique dans le désert pour les catholiques des contrées froides. Et nous devons nous ouvrir à l'œcuménisme! On recevra des excursionnistes de Palm Springs. Vous connaissez le Bob Hope Desert Classic?

– Le tournoi de golf?

Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans?

– Oui, à Palm Springs. Je veux contacter M. Hope pour le convaincre que les fanas de son tournoi seront ravis de découvrir la nouvelle Sainte-Marie-du-Désert. Il voudra sûrement donner un spectacle au profit de notre église. Son épouse est catholique, vous savez. L'un de mes camarades de séminaire, le père Fabian Mancuso, est vicaire à Saint-Philippe-de-Neri,

à Palm Springs – l'église de Mme Hope! Vous avez peut-être entendu parler de lui?

Je fais « non » de la tête.

– Le père Fabian Mancuso animait une émission de télévision à San Francisco: «Père Fab, le narco-prêtre». Il a fait merveille dans le combat contre la drogue.

Le monologue du père Eduardo a quelque chose d'hypnotique. Je suis sûr qu'il aimerait recevoir un surnom du genre «le père Fab». C'est comme pendant les aveux de meurtriers, pas moyen d'en placer une. Pas étonnant que Desmond ne soit pas au mieux de sa forme, ce Mexicain doit le rendre cinglé.

– Tommy!

Desmond vient d'apparaître dans l'embrasement de la porte, cigare à la main. Il porte un polo blanc à la poche de poitrine ornée d'un petit crocodile bleu. Laissant le père Eduardo à ce carburateur défaillant dont la réparation doit constituer la première étape du programme de construction de la nouvelle église Sainte-Marie-du-Désert, je suis mon frangin à l'intérieur du presbytère.

– Le père Eduardo parle toujours autant, Desmond?

Dans son misérable cabinet de travail aux rideaux tirés, il fait frais et sombre. Un bureau, quelques livres, le journal du matin ouvert à la page des nécrologies... Je distingue mal le visage de mon frère.

– Une fois qu'on s'y est fait, c'est reposant, comme écouter la radio. Ça n'exige pas beaucoup d'attention, on peut réfléchir à autre chose.

– Le père Fab!

– Ah oui...

Ses traits s'adoucissent, je retrouve son ancien sourire. Le sacerdoce n'a jamais fait perdre son sens de l'humour à Desmond – ce qui a pu le desservir, j' imagine.

– C'est un bon prêtre, Tommy. Contrairement à d'autres, il ne considère pas le couvent comme une agence de rencontres. Il est dévoué.

Le père Eduardo a dit la même chose de Desmond.

– Il a du succès auprès des Irlandais?

– Ça reste modeste. Il est mexicain. Mme Gilhooly m'a dit : « Il est de notoriété publique que les Mexicains sont sujets aux hémorroïdes. » Comme si j'étais censé lui préparer une dose létale de pommade, à ce garçon. Mais bon, à l'époque où le père Stephanowski était mon vicaire, Mme Gilhooly affirmait que le peuple polonais est celui qui compte le plus de nains, c'était « de notoriété publique ». Si jamais j'ai un vicaire esquimau, elle me dira sans doute que les Esquimaux ont plus d'engelures que les autres peuples. Normal, à force de patiner pieds nus sur la glace, les pauvres.

On en a pour son argent avec mon frère, c'est un beau parleur.

– Comment tu vas, Desmond?

Il tire sur son cigare en souriant.

– Voyons voir... Ce matin, M. McHugh est venu me saluer après la messe. Un type agréable, ce McHugh, une fois franchie la barrière de son parkinson. S'il y a une chose que savent les prêtres, Tommy, c'est que même quand leur sonnette fonctionne, ce qui n'est pas le cas de la mienne, personne ne vient jamais appuyer dessus pour leur dire que John a cessé de boire, que les adultes ont du travail et les gosses les meilleures notes de l'école religieuse – ni qu'il rentre tellement de fric dans la maison qu'on s'en sert pour rembourrer le matelas et que toute la famille a communiqué à la messe de neuf heures dimanche dernier. Non, rien de tel. Si ce n'est pas la tante Minnie qui fait pipi au lit, c'est l'oncle Jack qui n'a pas respecté les conditions de sa libération conditionnelle ou encore Little Jim, le vendeur de bagnoles d'occase, qui a mis une jeune catholique dans une situation délicate. Donc, lorsque M. McHugh est passé me voir, je savais que ce n'était pas pour gérer la collecte de fonds du père Eduardo, ou parce que son ami Bing Crosby meurt d'envie d'être impliqué dans ce projet de nouvelle église. Non, non. M. McHugh venait m'informer que sa nièce, la

carmélite, quittait le couvent pour devenir joueuse de bowling professionnelle. Tu te rends compte ? Joueuse de bowling professionnelle... Je ne savais même pas qu'il y avait des pistes de bowling dans les couvents, de nos jours. « Vous voulez bien lui parler, s'il vous plaît, monseigneur ? » Qu'est-ce que je suis censé faire pour cette gosse ? Lui apprendre à personnaliser ses boules en les perçant à la taille de ses doigts ? J'ai promis à M. McHugh de dire une messe pour sa nièce, ça l'aidera peut-être à dégommer les quilles. Peu après son départ, Pinky Hefferma est venu me rendre compte de ses troubles intestinaux. Depuis qu'il a survécu à un cancer du rectum, il y a une vingtaine d'années, j'ai droit à un coup de fil de Pinky chaque fois qu'il tire la chasse. Toute nouvelle exonération est un miracle. Tu te rappelles, quand le président Eisenhower était à l'hosto et qu'on ne pouvait pas ouvrir un journal sans apprendre combien de fois il était allé aux toilettes ? Pinky me briefait en permanence : « Il a reçu un lavement aujourd'hui, monseigneur, vous avez vu ? C'est dans le *Los Angeles Times*. Formidable, hein ? Il sera bientôt prêt à faire feu des quatre fers. Un lavement par jour éloigne le cancer pour toujours. »

Desmond est fatigué d'avoir autant parlé. Je me rends compte qu'il a pris un coup de vieux. Il est mon cadet de quatre ans et a toujours été plus svelte et en meilleure forme que moi parce qu'il a beaucoup joué au tennis et au golf dans sa jeunesse, quand il était chancelier de l'archidiocèse de Los Angeles ; mais en le voyant là, affalé sur sa chaise, je sais pourquoi il m'a convoqué au presbytère de Twentynine Palms, cette paroisse en déshérence. Je lui demande à nouveau :

– Comment tu vas, Desmond ?

Cette fois, il répond :

– Je vais mourir, Tommy.

EN CE TEMPS-LÀ

1947

Chapitre 1

1

Tom Spellacy se rappellerait plus tard que tout avait commencé comme un banal 187, l'un des deux cent douze de l'année, l'un des dix-neuf de ce mois d'avril, l'un des deux de la journée. L'autre homicide, celui dont personne ne se souviendrait ? Une Noire refroidie sur Central Avenue. La presse n'en avait rien à cirer des 187 chez les négresses. Même découpées en morceaux, la première réaction des journalistes, notamment au *Herald Express*, était : « Une pute », et la seconde : « Sans intérêt. » Blanche-Neige pouvait aller se faire mettre, il y avait des informations plus importantes. Genre : « Le deuxième mariage de Mickey Rooney tourne au vinaigre. » L'unique moyen pour un basané d'être mentionné dans ce journal, ç'aurait été de célébrer son cent quarante-deuxième anniversaire : « “J'ai vu Abraham Lincoln dans ma jeunesse !” affirme l'un de nos concitoyens. » Article suivant : « Étonnant : un bébé se développe harmonieusement en buvant six tasses de café par jour. »

Donc, on n'a pas fait travailler Tom sur la Noire.

Mais sur l'autre.

C'était le jour où Tom avait remporté la cagnotte de base-ball à la brigade criminelle, quinze dollars, les Brooklyn Dodgers ayant aplati les Boston Bees 5-0 grâce à Ed Head qui avait lancé le match sans concéder de coup sûr. À part ça, quelle journée